

Maxence Segard

Les Alpes occidentales romaines
Développement urbain et exploitation des ressources des régions de montagne (Gaule Narbonnaise, Italie, provinces alpines)

Publications du Centre Camille Jullian

Chapitre I. Archéologie des vallées, archéologie des hauteurs : les recherches sur l'occupation de la montagne

DOI : 10.4000/books.pccj.125
Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance
Lieu d'édition : Aix-en-Provence
Année d'édition : 2009
Date de mise en ligne : 13 février 2020
Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine
ISBN électronique : 9782957155705



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Référence électronique

SEGARD, Maxence. *Chapitre I. Archéologie des vallées, archéologie des hauteurs : les recherches sur l'occupation de la montagne* In : *Les Alpes occidentales romaines : Développement urbain et exploitation des ressources des régions de montagne (Gaule Narbonnaise, Italie, provinces alpines)* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2009 (généré le 04 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/125>>. ISBN : 9782957155705. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.125>.

Chapitre I

Archéologie des vallées, archéologie des hauteurs : les recherches sur l'occupation de la montagne

Évoquant le voyageur qui parcourt la montagne et cherche à contourner les obstacles, F. Braudel le comparait à l'historien : « Il s'attarde dans la plaine où évoluent les puissants du jour ; il ne paraît guère désireux de s'engager dans les hautes et proches montagnes » (Braudel 1949, 26). Il exposait par là les réticences des historiens à s'aventurer dans les problèmes propres aux sociétés de montagne. Décrivant celles-ci par leur pauvreté économique et culturelle, mais aussi par leur isolement, il perpétuait une tradition qui fait des zones de montagne des espaces peu propices à l'établissement de communautés humaines, et pour cette raison peu étudiés. Depuis, cette tendance s'est partiellement infléchie, et les travaux sur la montagne sont plus nombreux. On le constate en particulier à travers l'intérêt marqué des médiévistes et des modernistes, comme le montrent par exemple le colloque tenu en 1984 à Clermont-Ferrand ou celui, plus récent, de Chambéry (*L'élevage* 1984 ; *Montagnes médiévales* 2004). Dans les années 1980, le colloque de Stuttgart montrait un même intérêt pour les sociétés de montagne à travers des contributions concernant toute l'Europe et principalement les périodes antique et médiévale (Bergier 1989). Au début des années 1990, deux colloques tenus à Pau et Stuttgart montraient enfin que les problématiques autour de la montagne n'étaient pas étrangères aux antiquisants (Fabre 1990 ; Olshausen, Sonnabend 1996).

La multiplication des travaux sur la montagne, autour de questions très diverses, a progressivement conduit à une remise en question des caractéristiques traditionnellement associées à ce milieu. C'est ce que montre le bilan réalisé par P. Horden et N. Purcell un demi-siècle après l'ouvrage sur la Méditerranée de F. Braudel : les caractères géographiques doivent être considérés comme secondaires par rapport à la volonté humaine d'entreprendre (Horden, Purcell 2000, 80-82 et 549-552). Ce qui est traditionnellement perçu comme une contrainte (le froid, l'altitude, le cloisonnement du relief) doit au contraire être reconnu comme un facteur de communication entre sociétés, et une source de ressources variées et complémentaires. Ce qui semblait une évidence (la montagne est peuplée, fréquentée, exploitée) s'est trouvé

démonstré par des travaux plus nombreux qui témoignent à la fois de la richesse de la documentation et des possibilités offertes par la montagne comme objet d'études. Pour autant, les recherches menées sur la montagne ont eu beau se multiplier, elles ne se sont que difficilement affranchies du problème des sources. Les zones basses restent les mieux connues, faisant souvent de la moyenne et la haute montagne des zones d'ombre dévolues, par tradition, aux activités pastorales. Pourtant, si surestimer la documentation pour les périodes médiévale et moderne serait abusif, certains travaux sur la montagne montrent qu'il existe des sources écrites documentant la vie dans les régions de montagne, depuis les fonds de vallées jusqu'aux plus hauts sommets (Falque-Vert 1997 ; Carrier 2001). Pour les périodes plus anciennes en revanche, la rareté des sources écrites sur la montagne met en avant la nécessité d'autres approches. Comprendre la montagne dans son ensemble nécessite ainsi une démarche capable de saisir toute la diversité de ce milieu. Les méthodes traditionnelles de l'archéologie permettaient d'appréhender les espaces favorables à leur application : les plaines, les fonds de vallées, les espaces soumis aux travaux agricoles et aux aménagements. Mais dans les dernières décennies, le développement de l'archéologie préventive et l'intérêt croissant des archéologues pour les zones boisées, les reliefs et les pâturages ont conduit à développer des méthodes et des procédures adaptées à ces milieux.

1. Vallées, moyenne montagne et haute montagne ; des méthodes adaptées à des milieux variés

1.1. Un « diagnostic clinique » nécessaire à l'étude de la montagne

Par cette expression, le biologiste J.-F. Dobremez indiquait la marche à suivre pour celui qui, quelle que soit sa discipline, veut faire l'étude du milieu montagnard (Dobremez 2002, 27-28). Ce diagnostic est destiné à faire l'inventaire des différents facteurs qui font la spécificité de ce milieu. Cette démarche préliminaire est nécessaire

pour le biologiste, et elle l'est aussi pour celui qui envisage l'étude des modes d'occupation et d'exploitation passés. La prise en compte de la montagne comme un système cohérent qui associe les différentes composantes du paysage est fondamentale dans la recherche archéologique : les populations qui fréquentent la montagne ont des modes de vie qui intègrent la complémentarité des milieux. L'étagement du climat (baisse de la température, altitude, ensoleillement) génère un étagement biologique, donc des ressources végétales. En même temps, les paramètres climatiques jouent un rôle capital dans l'établissement des hommes, en leur interdisant saisonnièrement l'accès à certains espaces.

La caractéristique principale de la montagne est de présenter « une extrême compression, [...], une étonnante promiscuité des facteurs, des milieux, des populations » qui par leur proximité permettent de mieux comprendre leurs liens, leurs interactions, leurs différences (*ibid.*, 33). Le facteur principal est l'étagement altitudinal, qui fait de la montagne un espace incluant des zones basses (les fonds de vallées) et les reliefs qui les encadrent (versants, collines, plateaux). Les vallées sont vues comme les lieux privilégiés des activités agricoles et pastorales. D'une certaine façon, ces espaces ont une place paradoxale dans la recherche : ils sont les mieux connus au point de vue historique et archéologique, mais ils jouissent dans le même temps d'une place mal définie dans la notion de montagne : dans la mesure où ils sont habités toute l'année, urbanisés et exploités comme n'importe quel espace de plaine, il n'y a souvent pas lieu pour la recherche de les considérer différemment de ces derniers. Au contraire, les reliefs possèdent une place très claire dans les conceptions de la montagne. On peut même dire que dans certains cas, la définition de montagne s'appuie exclusivement sur les espaces les plus élevés, ou ceux qui présentent les caractéristiques habituellement utilisées pour décrire la montagne : l'altitude, la pente, ou encore l'étagement de la végétation qui en résulte.

Dans la plupart des cas, la montagne est donc réduite à une dichotomie implicite qui associe aux zones basses des zones hautes, lieux privilégiés des activités pastorales ou du passage entre vallées. Dans cette définition, une abstraction totale est faite des espaces « médians », souvent négligés car rompant avec cette opposition schématique. Ce sont presque toujours des espaces escarpés, domaine de la forêt et donc *a priori* peu favorables aux activités humaines. On préfère de loin les voir comme un passage obligé entre les terres cultivables et les prairies d'en bas, et les alpages d'en haut. Cette remarque pose le problème de la dimension verticale de la montagne : doit-on appréhender de la même façon des espaces situés à 1000 m, à 2000 m ou à 3000 m d'altitude ? Cet aspect, souvent éludé par les chercheurs

en sciences humaines, est en revanche déterminant dans les approches naturalistes. Celles-ci, par l'étude de différents paramètres (altitude, pente, exposition, température), permettent de définir des étages successifs. Chez les écologues, la haute montagne n'existe pas, mais elle peut être assimilée aux étages alpin (pelouses et arbustes) et nival (neiges éternelles), qui succèdent aux étages subalpin, montagnard et collinéen, domaines des cultures et de la forêt. L'atout principal de cette approche est qu'elle s'appuie sur des éléments quantifiables et comparables, quelles que soient la région et l'époque considérées. Mais la haute montagne des naturalistes ne peut satisfaire celui qui s'intéresse aux hommes, puisqu'elle est justement l'espace où s'établir est presque impossible, et qu'on fréquente seulement pour franchir les crêtes. Cette définition présente en outre une limite liée à sa variabilité dans le temps et dans l'espace. À l'échelle du versant comme à celle d'un massif ou de l'arc alpin, les contrastes d'exposition et les variations micro-climatiques engendrent des différences importantes dans l'étagement de la végétation. Par ailleurs, cette limite a été très fluctuante durant les derniers millénaires, en relation avec des facteurs climatiques, mais également avec le développement et l'accentuation des activités humaines.

Ces variations dans l'espace et dans le temps contribuent à briser l'image d'un milieu naturel immobile, figé dans le temps. Elles rendent surtout compte du caractère relatif d'un étagement établi sur de tels critères, ou du moins incitent à la prudence quant à leur utilisation exclusive. Pourtant, le naturaliste confronté à un cas concret (étudier un massif, un versant) dispose d'outils méthodologiques pour distinguer la moyenne montagne de la haute montagne. Face à la même situation, quels moyens l'archéologue ou l'historien a-t-il en sa possession ? En général, il adopte implicitement des critères observables ou mesurables de nos jours : limite supérieure de la forêt, de la végétation, limites des neiges éternelles, etc. Ce problème de la « verticalité » de la montagne apparaît de façon flagrante dans les publications archéologiques, dans lesquelles l'altitude des sites étudiés n'est que rarement mentionnée. Le fait que les gisements soient indifféremment qualifiés de « sites de montagne » ou « sites d'altitude », quelle que soit leur localisation, montre que la représentation de la montagne la plus répandue est celle d'un espace homogène, dont la définition s'appuie d'abord sur ses différences avec les plaines. Pourtant, dans la mesure où ce sont les communautés humaines qui vivent, qui fréquentent et qui exploitent la montagne, il est nécessaire de définir les différents espaces en considérant la façon dont ils étaient appréhendés. On s'affranchit alors de la variabilité des facteurs naturels dans le temps et dans l'espace, pour davantage s'appuyer sur la façon dont l'homme vit dans

ces espaces. Et ce qui fait l'une des caractéristiques majeures des zones aujourd'hui situées au-delà de 1800-2000 m, voire plus dans certains massifs, est le caractère temporaire de leur occupation. Le froid mais surtout l'enneigement y sont des obstacles à un habitat permanent, mais également à des activités agricoles. C'est ce qui définit la haute montagne, espace des activités saisonnières (le pastoralisme principalement) et opportunistes, c'est-à-dire liées à des ressources ponctuelles (exploitation minière, minérale, chasse) ou au passage. Dans cette définition, c'est la moyenne montagne qui bénéficie d'un statut fluctuant : elle constitue la bande située entre les vallées et la haute montagne, et inclut les collines et surtout les versants, souvent abrupts et couverts de forêts. Dans les méthodes de l'archéologie de la montagne qui se sont mises en place, ces espaces, par les obstacles qu'ils présentent (pente, couvert forestier dense) constituent le « parent pauvre », celui auquel on a le moins porté d'attention.

1.2. Les recherches sur la montagne et l'attraction des zones basses

Les zones basses ont livré la documentation la plus importante car elles étaient le plus souvent densément occupées, et qu'elles ont bénéficié d'une activité soutenue de la recherche. C'est ce que révèle l'examen des volumes alpins de la *Carte Archéologique de la Gaule* ou encore les inventaires établis dans le Piémont par P. Barocelli. Ces zones basses sont caractérisées par un milieu naturel et des modes d'exploitation actuels permettant une approche archéologique peu différente de celle menée en plaine. L'importance des zones cultivées conduit en particulier à la découverte fréquente de vestiges de façon fortuite ou lors de prospections pédestres. De leur côté, les grands aménagements urbains comme ruraux sont souvent précédés de fouilles dans le cadre d'opérations préventives. Les travaux autoroutiers de la vallée de la Durance, de la Tarentaise ou du Valais ont ainsi permis de renouveler considérablement un *corpus* de découvertes souvent ancien, parfois même vierge. On pense par exemple à l'agglomération de Brigue/Waldmatte dans le Haut-Valais, à celle d'Avigliana entre Turin et Suse ou encore à la *villa* de Saint-Ariès au sud de Gap. Les recherches entreprises sur les Alpes ont de même concentré leur attention sur les fonds de vallée ou sur leurs abords immédiats. L'importance des vestiges mis au jour sur des sites tels que La Bâtie-Montsaléon, Martigny, Aoste ou Arbin justifiait l'intérêt ancien pour l'occupation des vallées. Plus récemment, les fouilles programmées ont également concerné des sites de plaine (agglomérations de Gilly et Châteauneuf dans la vallée de l'Isère, de Faverges dans la cluse d'Annecy, *villae* d'Almese et

Caselette près de Turin). Ces travaux sur la montagne mettent d'abord en avant les réticences des archéologues, pour lesquels la montagne est un espace difficile à explorer. Les méthodes de l'archéologie y sont peu adaptées, et la rareté des grands aménagements réduit les découvertes fortuites et les fouilles préventives. Pour autant, l'ensemble des découvertes et des recherches dans ces zones contribue à construire une image de la montagne, de son occupation et des modalités de son exploitation. Cette image, forcément partielle, s'est trouvée consolidée et complétée grâce au renouveau des recherches sur la montagne, et notamment aux approches qui prennent en compte ce milieu dans son intégralité.

2. L'apport de l'archéologie de la montagne et le renouvellement d'une image

Dans de rares cas seulement, le suivi d'aménagements a permis de découvrir et de fouiller des vestiges situés dans les zones de moyenne et haute montagne. On doit d'ailleurs remarquer que cet intérêt marqué pour la montagne relève d'un attachement fort de certaines régions à la leur identité montagnarde. Dans le Valais par exemple, le dynamisme de l'Office cantonal a conduit au suivi attentif des aménagements en moyenne montagne (urbanisation, stations de ski, etc.). C'est ce qui explique en partie que la haute vallée du Rhône est l'une des régions des Alpes occidentales pour laquelle l'occupation de la montagne, à l'époque romaine comme pour les autres périodes, est la mieux connue. Dans les autres régions alpines, ces espaces ont été seulement ponctuellement explorés, souvent autour de problématiques spécifiques. C'est seulement dans les années 1990 que ces recherches se sont affranchies des contraintes chronologiques et thématiques, notamment grâce à l'exemple des travaux entrepris dans les Pyrénées qui ont permis d'envisager une archéologie de la montagne sur la longue durée, et en tenant compte de la diversité des formes d'occupation.

2.1. Des approches spécialisées des espaces de montagne

De véritables programmes de recherches se sont concentrés sur les espaces de montagne à partir des années 1970. Ils ont d'abord été développés afin d'éclaircir certaines problématiques spécifiques, liées à des périodes précises de l'histoire ou à des formes particulières de l'occupation de la montagne. Parmi ces travaux, deux approches chronologiques se distinguent par leur intérêt marqué pour la montagne : d'abord celle attachée à comprendre les modalités de la fréquentation de la

montagne durant la Préhistoire, autour de problématiques sur la recherche et la circulation de matières premières, mais également sur la néolithisation et les origines de l'estive ; les médiévistes suisses, de leur côté, ont travaillé sur la question générale de l'occupation de la montagne, en relation avec l'importance de ce milieu dans un pays dominé par les Alpes. Dans les recherches abordant le milieu alpin, il faut par ailleurs signaler deux thèmes souvent abordés, et qui ont fait l'objet de travaux spécifiques : les gravures rupestres et l'exploitation minière, qui représentent dans certains cas des manifestations spectaculaires de l'occupation de la montagne.

2.1.1. Les travaux précurseurs dans les Alpes suisses et les origines de l'archéologie du pastoralisme de montagne

Dans les Alpes suisses, les premiers travaux sur des habitats de montagne ont eu lieu dès les années 1950 dans le canton de Glaris. Ils prenaient la suite de fouilles infructueuses réalisées dès le XIX^e siècle sur des structures en pierre situées dans les alpages. À partir des années 1970, des fouilles plus complètes ont été entreprises dans le cadre du Séminaire d'Histoire de l'Université de Berne, dans la plupart des régions alpines suisses. Leurs résultats ont été publiés dans un important volume réunissant de nombreuses contributions et exposant les différents sites fouillés (Meyer, Auf Der Maur, Ballwald *et al.* 1998). Ces travaux, peu diffusés en dehors de la recherche germanophone, se poursuivent aujourd'hui dans différents secteurs des Alpes suisses (Meyer 2002 et 2004). Leur objectif est l'étude des modes d'occupation de la montagne au Moyen Âge. Ces problématiques ont conduit à de nombreuses prospections et à la fouille d'habitations et d'autres bâtiments, en général situés au-delà de la limite de la forêt. Dans la mesure où ces travaux étaient centrés sur une période précise, les seules occupations mises en évidence sont datées du Moyen Âge et de l'époque moderne. Les traces d'occupation les plus anciennes remontent au début du XI^e s., mais différents indices archéologiques permettent aussi de présumer une occupation dès le VII^e-VIII^e s.

Ces travaux ont trouvé un écho dans certaines recherches qui, si elles ne revendiquaient pas l'influence de celles entreprises en Suisse, se sont fondées sur des problématiques et une démarche similaires. Dans le Massif Central en particulier, l'intérêt pour les nombreuses structures abandonnées (villages, burons) est ancien. Beaucoup ont été vues comme le témoignage d'une occupation très ancienne, préhistorique ou protohistorique, sans toutefois que ces affirmations s'appuient sur des découvertes concrètes. L'intérêt suscité chez les géographes, qui y voyaient l'occasion de trouver les

racines de l'exploitation actuelle de ces régions, a trouvé un parallèle chez les historiens et les archéologues dans les années 1980. On trouve ainsi une première tentative de chrono-typologie dans un travail réalisé dans le Cantal (Simon-Coste 1988). L'auteur s'y appuie sur un inventaire des structures encore conservées, sur leur caractérisation et sur une comparaison avec des textes médiévaux et modernes sur les activités pastorales. Bien que ce travail soit isolé et n'ait pas été approfondi par la suite par des fouilles, il posait les premiers jalons chronologiques pour des structures en pierre jusqu'alors anhistoriques. Plus récemment, une approche similaire a été entreprise dans les monts d'Aubrac (Fau 2003 et 2006). Elle s'appuie sur un même travail d'inventaire, complété par des sondages et des fouilles visant à assurer une assise chronologique précise, qui permet une lecture parallèle des textes d'archives.

2.1.2. La montagne dans la Préhistoire alpine

On trouve également à l'origine des travaux sur la montagne le développement chez les préhistoriens de problématiques autour de la conquête et de l'occupation de ces espaces à partir de la déglaciation. Ces recherches sont fondées sur des questionnements sur la recherche de matériaux lithiques, les échanges et les communications entre vallées et massifs, mais aussi sur les territoires de chasse et le développement de l'élevage. Ces questionnements ont conduit à de nombreuses opérations de terrain dans certains secteurs privilégiés. Il faut ainsi signaler les travaux de P. Bintz dans les Alpes du Nord, mais également de F. Fedele en Italie et en Suisse (Fedele 1992 ; Bintz 1999). La publication du colloque de Zürich constitue un bon exemple des travaux menés par les préhistoriens sur la montagne (Della Casa 1999).

Depuis, l'intérêt pour l'occupation de la montagne durant la Préhistoire s'est largement diffusé et les travaux se concentrant sur ces problématiques ont essaimé dans l'ensemble de l'arc alpin. Dans les Alpes françaises, la dynamique générée par les travaux de P. Bintz a conduit à des recherches portant sur les mêmes thématiques (Picavet 1999 ; Morin, Chaffenet 2003). Dans le Piémont, les recherches menées par les préhistoriens et les protohistoriens sont proches de celles entreprises en Italie du Nord et en Suisse. Elles sont destinées, à partir de prospections et de la fouille de certains sites de moyenne et de haute montagne, à comprendre les premières fréquentations de ces espaces, mais également les modes de vie et d'exploitation liés à ces occupations. Les travaux dans le Val Chisone, en particulier sur les sites de Balm'Chanto et Roc del Col en sont de bons exemples (Nisbet, Biagi 1987).

Ces travaux concernent principalement les périodes

antérieures au Néolithique, et envisagent la montagne comme zone de passage, de chasse ou d'approvisionnement en matière première lithique. La caractérisation des gisements, et la comparaison avec le mobilier découvert dans les zones basses comme en moyenne et haute montagne permettent en particulier de restituer des circuits d'approvisionnement et d'échange (Bressy 2003). Les méthodes mises en place, fondées sur une archéologie extensive, ont également montré un intérêt plus large pour l'occupation de ces espaces de montagne en général. Il faut signaler les réflexions précieuses sur l'émergence au Néolithique des activités agro-pastorales et de la pratique de l'estive (Brochier, Beeching, Sidi Maamar *et al.* 1999 ; Beeching, Berger, Brochier *et al.* 2000 ; Morin 2000). Cette approche, fondée sur la fouille de gisements de plein air et de grottes ayant servi de bergeries, pose la question de la nature de la fréquentation de la montagne à cette période, mais également des relations avec les zones basses.

2.1.3. Les gravures rupestres et l'exploitation minière

Les travaux menés sur les gravures rupestres et les vestiges miniers ont également contribué au renouvellement des travaux sur la montagne. Il ne s'agit pas ici d'un intérêt pour une période ou une activité spécifiques, mais plutôt pour des vestiges et des problématiques spécifiques. Les travaux d'inventaire et de relevés réalisés depuis les années 1960 ont ainsi mis en évidence la spécificité des vallées des Merveilles et de Fontanalba, autour du Mont Bégo, à la fin du Néolithique et durant l'âge du Bronze (Lumley 1995). Bien que l'intérêt se soit concentré sur les gravures rupestres de cette période, de nouvelles recherches se sont attachées à l'étude des inscriptions plus récentes, en particulier celles d'époque médiévale et moderne (Giusto-Magnardi 1993). On observe un intérêt identique sur le versant italien des Alpes, principalement dans la Valcamonica qui constitue un secteur aussi riche. Comme dans les recherches menées dans les Alpes Maritimes, l'intérêt premier pour les périodes préhistoriques s'est étendu aux gravures plus récentes, dont certaines sont d'époque romaine (Valvo 1992). De façon générale, les études sur les gravures cherchent à déterminer, par l'étude iconographique, les motivations des populations qui venaient dans ces lieux, et dans le cas des grandes concentrations ont insisté sur le caractère sacré de cette fréquentation. C'est surtout vrai pour le secteur des Merveilles et la Valcamonica à l'âge du Bronze. Les gravures des périodes plus récentes, souvent plus dispersées, présentent des thèmes variés, depuis les symboles chrétiens jusqu'aux thèmes guerriers et agro-pastoraux en passant par les graffiti pornographiques de la Vallée des Merveilles (Mennella 1992). Toutes ces gravures constituent des témoignages de la façon dont

était appréhendée la montagne, et montrent surtout qu'elle était parcourue et occupée.

Les recherches sur l'exploitation minière sont nettement moins nombreuses que celles sur les ressources lithiques et leur exploitation préhistorique. Il ne s'agit nullement d'une rareté des données, car les gisements sont extrêmement nombreux dans les Alpes. Il s'agit avant tout d'un manque d'intérêt des spécialistes de l'archéologie minière pour des périodes pour lesquelles ces gisements et leur exploitation sont souvent très mal documentés. Pourtant, différents programmes s'intéressant aux travaux miniers en haute montagne ont vu le jour, et particulièrement dans les Alpes françaises. On peut ainsi citer les travaux sur les mines de Saint-Véran dans le Queyras, où des vestiges de la fin du Néolithique et de l'âge du Bronze ont été mis au jour dans les années 1990 (Barge 2003). Pour les périodes plus récentes, il faut surtout signaler les travaux sur les mines de Brandes-en-Oisans. Ces mines de plomb argentifère avaient déjà été étudiées par H. Müller, archéologue dauphinois au début du XXe s. mais c'est seulement depuis la fin des années 1970 que d'importants programmes de recherches se sont concentrés sur le dégagement et l'étude des travaux souterrains, mais également sur les nombreuses structures de transformation métallurgique et d'habitat présentes sur le plateau (Bailly-Maître, Bruno Dupraz 1994). Le versant italien des Alpes, pourtant riche en gisements importants, a surtout été l'objet d'études de la part des médiévistes et des modernistes, principalement sur la base des archives (Di Gangi 2001).

2.2. La montagne comme révélateur des évolutions sur la longue durée

Reste qu'au milieu des années 1990, les travaux menés dans les Alpes par les préhistoriens et les médiévistes avaient un écho limité en dehors de leur discipline. C'est à cette époque que des travaux sur la montagne ont été entrepris dans les Pyrénées. La nouveauté introduite était l'approche d'un territoire dans son ensemble, en considérant son occupation dans la longue durée. Cette approche paraissait d'autant plus importante dans des secteurs où les indices chronologiques sont très rares en surface. Elle l'était également parce que les prospections et les fouilles archéologiques se sont doublées d'études paléoenvironnementales.

2.2.1. Les approches pyrénéennes et sud-alpines

La démarche mise en place dans les années 1990 s'appuyait sur une collaboration entre disciplines, principalement l'archéologie, la palynologie et l'anthracologie.

Elle a conduit à plusieurs thèses aujourd'hui publiées et à de nombreuses publications collectives (Davassee, Galop, Rendu 1997 ; Galop 1998 ; Davassee 2000 ; Rendu 2003). Les opérations archéologiques ont été réalisées par C. Rendu en Cerdagne, sur le versant sud des Pyrénées. Elles ont concerné des structures pastorales de différentes natures, fouillées afin de déterminer leur fonction et la chronologie de leur occupation. Cette approche archéologique était doublée d'une approche historique fondée sur les textes médiévaux et modernes, et d'une comparaison ethnologique avec les structures pastorales contemporaines. L'ensemble de ces données a permis d'écrire une histoire de ce territoire de moyenne et haute montagne et des activités pastorales dont il était le cadre (Rendu 2003). Cette approche qui privilégiait la longue durée a pu en outre s'appuyer sur un dialogue avec les disciplines paléoenvironnementales réalisées à la même époque dans le même secteur.

Cette démarche collective et les résultats auxquels elle a mené ont conduit à la fin des années 1990 à entreprendre des travaux du même type dans les Alpes du Sud. Envisagés comme dans les Pyrénées, c'est-à-dire fondés sur la diachronie et la pluridisciplinarité, ils se sont développés dans deux principaux programmes de recherches (Beaulieu, Leveau 2003). Le premier associait des archéologues spécialistes de différentes périodes autour d'opérations destinées à évaluer l'importance et les modalités de l'occupation de la montagne. Cette recherche s'est structurée autour de deux secteurs proches seulement séparés par une ligne de crête : le Champsaur et le massif qui borde la haute vallée de la Durance à l'ouest (**fig. 63**). Dans ces espaces, deux équipes ont entrepris un inventaire des indices d'occupation, puis des sondages et des fouilles sur plusieurs sites de haute montagne (Palet Martinez *et al.* 2003 ; Walsh, Mocci 2003 ; Mocci, Tzortzis, Palet Martinez *et al.* 2005). Un second programme était destiné à envisager l'occupation de la montagne en y intégrant les disciplines environnementales. C'est dans ce cadre qu'ont été entrepris des travaux dans le Champsaur où les analyses paléobotaniques (palynologiques principalement) ont fourni les éléments d'une lecture complémentaire des évolutions des activités humaines et de leur intensité dans la longue durée (Court-Picon 2003 et 2007). Cette démarche est celle qui a été reprise dans le cadre du programme destiné à étudier le col du Petit-Saint-Bernard et son environnement (*Alpis Graia* 2006). L'enquête archéologique, fondée sur des prospections et des fouilles, a été associée à des analyses paléoenvironnementales (Miras, Millet, Guiter *et al.* 2006). On notera enfin que les méthodes archéologiques expérimentées dans les Pyrénées puis dans les Alpes du Sud sont appliquées dans le Vercors et la Chartreuse, par des sondages « en aveugle », c'est-à-

dire sans aucun indice de datation préliminaire malgré des problématiques centrées sur l'occupation préhistorique (Morin, Picavet 2004).

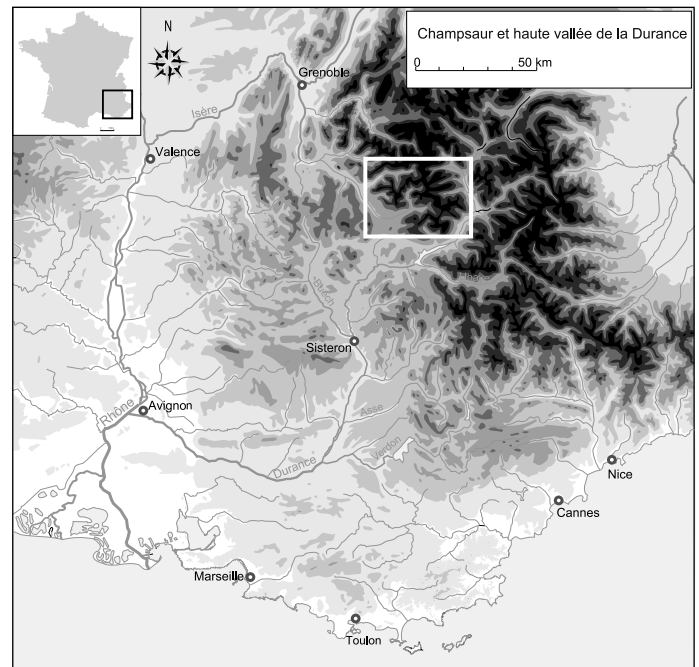


Fig. 63. Carte de localisation du Champsaur et de la haute vallée de la Durance (M. Segard).

2.2.2. Les méthodes de l'archéologie de la montagne

□ Les implications méthodologiques

Le terrain d'étude induit un certain nombre de contraintes, ou du moins de paramètres qu'on ne retrouve pas dans l'archéologie « traditionnelle ». La principale est l'absence de toute surface labourée et l'omniprésence de la végétation, qu'il s'agisse des pelouses alpines, des prairies ou de la forêt. Il s'agit d'une contrainte majeure qui rend difficile les observations en surface, même si la découverte fréquente de gisements préhistoriques caractérisés par des épandages d'outils ou d'éclats lithiques conduit à nuancer cette affirmation. Dans les structures en pierre sèche, aucun vestige mobilier n'a été découvert en surface, à l'exception de certains sites témoignant d'une occupation récente (clous et céramique vernissée par exemple). La grande rareté du mobilier lors de la fouille constitue justement le second écueil à l'application des méthodes de l'archéologie. Les sites ayant livré de la céramique sont peu nombreux, et dans la majorité des cas le faible nombre de tessons et leur état

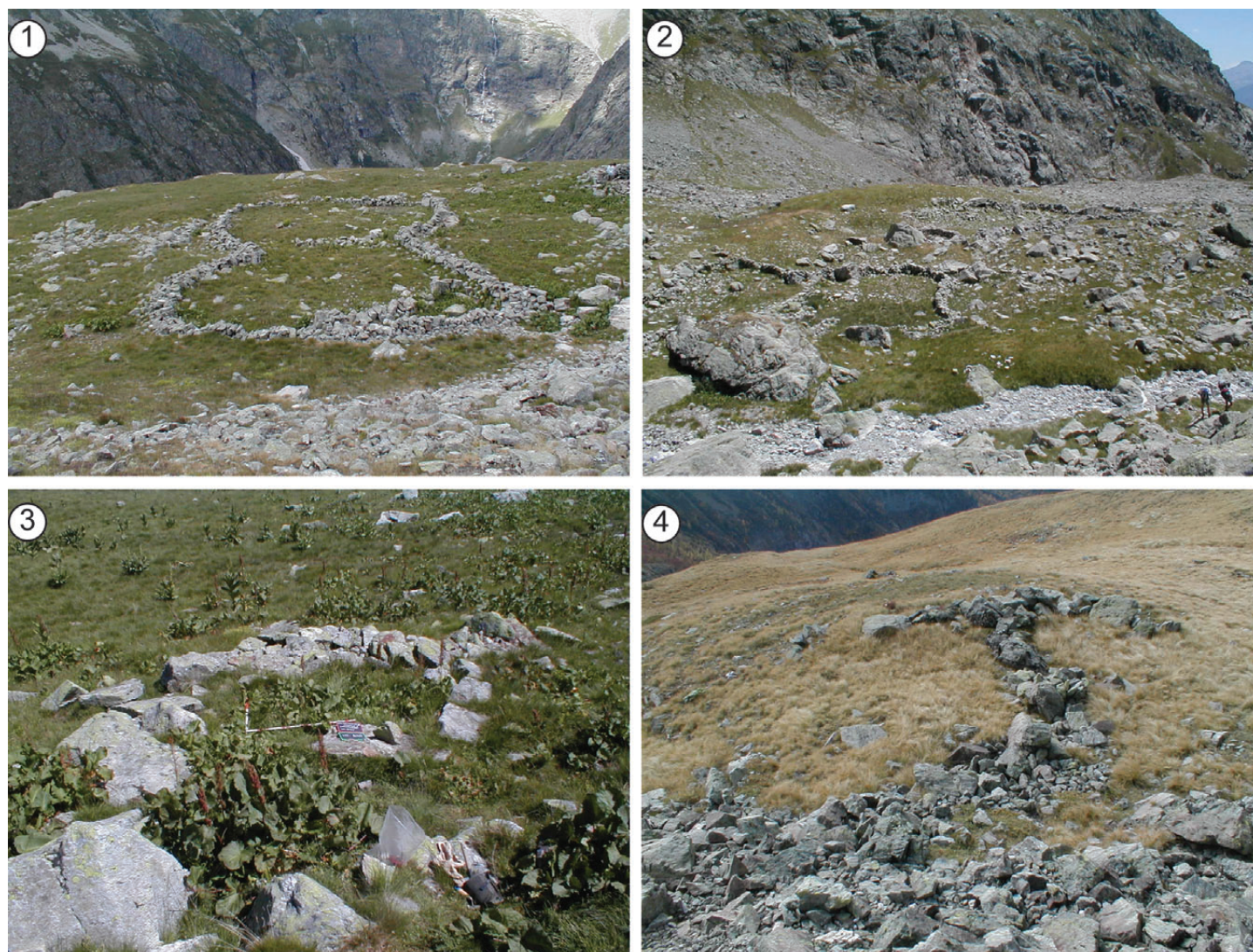
de conservation ne permettent pas de les dater. Le site du Vallon de la Vallette (Champsaur), qui a livré de nombreux tessons du XIIe-XIIIe s. est une exception remarquable (Palet Martinez 2003). Faut-il penser que les populations qui fréquentaient ces sites de haute altitude emportaient très peu de contenants en céramique ? C'est sans doute vrai, et il ne faut donc pas s'attendre à la découverte de mobilier en grande quantité. Tout cela doit évidemment être nuancé en fonction des périodes, mais également en fonction du type de site appréhendé. Les différents sites étudiés dans les Alpes suisses montrent ainsi l'abondance du mobilier dans de nombreux sites médiévaux et modernes, liée cependant à une occupation plus pérenne que les structures saisonnières en pierre sèche repérées dans les Alpes du Sud (Meyer, Auf Der Maur, Ballwald *et al.* 1998). Les quelques sondages réalisés dans le Vercors montrent de même la présence de mobilier céramique dans certains sondages (Morin, Picavet 2004). Dans les travaux réalisés dans les Pyrénées, certains sites antiques de haute montagne, liés à des activités métallurgiques, ont également livré de grandes quantités de sigillée africaine (Palet Martinez, Riera, Miras *et al.* 2004-2005). Il est probable que les conditions naturelles propres à la haute montagne ont largement favorisé la destruction d'une partie du mobilier. L'érosion, mais plus sûrement l'acidité de certains sols ont pu ainsi conduire à la disparition du mobilier le plus fragile, en l'occurrence la céramique et la faune. Ces réalités expliquent en partie le grand nombre de sites préhistoriques découverts, dans la mesure où l'outillage lithique est peu sensible aux effets du temps. La rareté du mobilier en surface est un obstacle majeur pour la prospection, car elle rend difficile l'identification en surface de l'appartenance chronologique d'un site, en dehors des gisements préhistoriques. Pour cette raison, les stratégies mises en œuvre pour inventorier les sites de haute montagne puis pour les étudier de façon plus précise ont nécessité une adaptation. Plusieurs approches distinctes ont été mises en œuvre dans les différents travaux s'intéressant à la montagne. Elles prennent toutes appui sur les traces les plus manifestes de l'occupation de la montagne, les structures en pierre sèche (**fig. 64**). Celles-ci étaient jusqu'alors considérées comme les vestiges de la fréquentation de la montagne à l'époque moderne et contemporaine, voire médiévale, sans toutefois que ces vestiges aient été caractérisés et datés de façon précise. C'est finalement la volonté de donner une histoire à ces structures, et à l'occupation de la montagne en général, qui a conduit à inventorier puis fouiller ces structures. Le principe conducteur de ces travaux est de réaliser un inventaire des traces d'occupation, puis de les dater par des sondages et des fouilles. Dans la plupart des cas, et à cause de la rareté du

mobilier, la caractérisation chronologique des structures fouillées s'est appuyée sur les datations radiocarbone. Les charbons prélevés en contexte archéologique (foyers, sols d'occupation surtout) ont été déterminés par un anthracologue. Cette démarche a permis de déterminer les choix des occupants, mais également à plus vaste échelle les évolutions du couvert végétal et leurs relations avec les activités humaines.

□ Différentes stratégies mises en œuvre

Pour autant, les méthodes mises en place n'ont pas été strictement les mêmes, notamment lors des prospections. Dans les Pyrénées comme dans les Alpes du Sud, l'étape préliminaire a consisté en un inventaire systématique de tous les indices observables en surface. En fonction des milieux étudiés et des problématiques différentes, ces méthodes ont évolué et se sont orientées vers deux approches distinctes et complémentaires. Dans le Champsaur, les opérations d'inventaire ont été réalisées de façon extensive, sur un territoire qui recouvre plusieurs vallées et les massifs environnants (**fig. 65**). Cet espace d'environ 220 km² est globalement compris entre le Vieux Chaillol (3163 m) à l'ouest et les crêtes qui séparent le Champsaur du bassin de la Durance à l'est. La ligne de crête qui marque la limite méridionale du Valgaudemard, et le Drac délimitent au nord et au sud les zones prospectées. La stratégie initiale ayant favorisé les espaces de haute montagne, les secteurs de vallées et de forêt ont volontairement été délaissés, et ce sont principalement les pâturages supra-forestiers qui ont été prospectés (Palet Martinez, Ricou, Segard 2003). Dans un milieu dominé par la pelouse alpine, les principaux vestiges inventoriés sont des structures en pierre sèche, de taille et de forme variées, et correspondant à autant de cabanes, enclos ou abris liés à l'occupation et à l'exploitation de ces espaces. Les campagnes de prospection entreprises entre 1999 et 2004 ont ainsi permis de repérer près de cent sites, situés à des altitudes comprises entre 1750 m et 2520 m d'altitude. Des sondages ont par ailleurs été réalisés sur treize sites, afin de déterminer la chronologie de leur occupation. Les occupations mises en évidence lors de ces opérations de sondage s'échelonnent depuis la fin du Néolithique jusqu'à nos jours, et concernent l'âge du Bronze, l'âge du Fer, l'époque romaine et les périodes médiévale et moderne (**fig. 66, p. 118**).

Les opérations archéologiques menées dans la vallée de Freissinières avaient à l'origine un objectif identique (Walsh, Mocci 2003). Dans un premier temps, c'est l'intégralité de la vallée de Freissinières qui a été prospectée, depuis le fond de vallée jusqu'aux secteurs de haute montagne. Dans un second temps, les



1 : Lac des Lauzons VI (2190 m) ; 2 : Cros de la Casse (2175 m) ; 3 : Lac des Lauzons II (2190 m) ; 4 : Vaccivier (2200 m)

Fig. 64. Exemples de sites pastoraux en pierre sèche dans les Alpes française du Sud (M. Segard).

opérations archéologiques se sont concentrées sur un espace réduit, le plateau de Faravel et ses abords. Ce secteur de haute montagne a alors fait l'objet de prospections fines et systématiques, mais également de nombreux sondages. Le terrain a été parcouru de façon régulière, en privilégiant les secteurs les plus favorables (replats, bords de falaise), principalement dans le but de repérer les gisements préhistoriques. Des occupations depuis le Mésolithique jusqu'à nos jours ont été mises en évidence. Toutes les périodes sont représentées. Les prospections ont été poursuivies dans deux vallées parallèles situées au nord (le vallon de Chichin et le vallon du Fournel). L'expérience acquise lors des années précédentes a permis d'y affiner les méthodes et les problématiques. L'accent y a été mis sur la recherche et

la caractérisation de l'occupation préhistorique de la haute montagne, en s'appuyant sur une première approche typologique des structures en pierre sèche et sur les nombreux sites caractérisés uniquement par du mobilier lithique en surface.

□ *Des méthodes proches pour écrire une histoire de la haute montagne*

Les expériences menées dans les Alpes suisses avaient montré la possibilité de faire une archéologie de la haute montagne, en se concentrant sur des structures bâties encore en élévation. Par la suite, les travaux des préhistoriens ont à leur tour montré le potentiel important de secteurs *a priori* défavorables aux méthodes tradition-

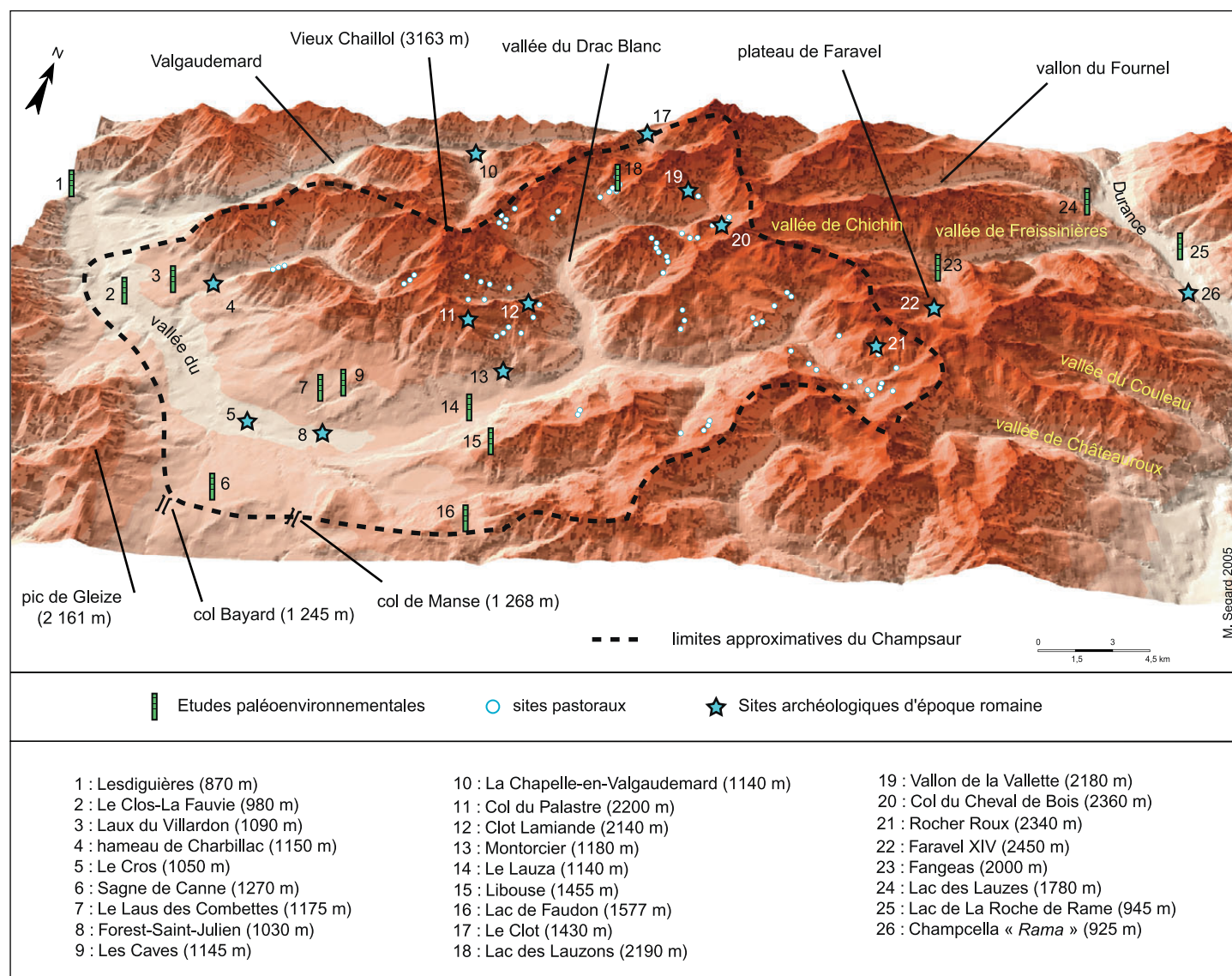


Fig. 65. Carte des découvertes archéologiques et sites étudiés par les palynologues dans le Champsaur et la haute vallée de la Durance (M. Segard).

nelles de l'archéologie. Ils insistaient surtout sur la possibilité de mettre en évidence une fréquentation ancienne de la montagne, antérieure aux occupations médiévales et modernes dont témoignent les structures en pierre sèche. Les travaux entrepris dans les Pyrénées puis dans les Alpes du Sud sont à la croisée de ces deux démarches. Ils se sont fortement appuyés sur les structures existantes, témoins les plus évidents de l'occupation de la montagne. Ils ont montré que certaines de ces structures, souvent les moins bien conservées ou celles remployées postérieurement, pouvaient appartenir à des phases anciennes de l'occupation de la montagne. La découverte d'occupations de l'âge du Bronze, de l'âge du Fer ou de l'époque romaine a ainsi permis de s'affranchir de modèles faisant de toutes les structures en

pierre sèche des témoins d'une exploitation pastorale intense de ces espaces qui ne remonterait pas au-delà du Moyen Âge.

Quelle que soit la stratégie adoptée, l'inventaire systématique des structures puis les sondages réalisés « en aveugle » ont permis une approche dans la longue durée de l'occupation de ces espaces. Elle seule permet de saisir les évolutions, les seuils et les ruptures, et donc les spécificités de chaque période (Walsh 2005). Dans les Pyrénées comme dans les Alpes du Sud, cette approche spatiale et diachronique a pu s'enrichir d'une lecture parallèle de données paléoenvironnementales. Dans le Champsaur, les résultats des opérations archéologiques réalisées en haute montagne bénéficient des données

acquises par M. Court-Picon sur le plateau. L'ensemble permet une connaissance approfondie et complémentaire de la moyenne et de la haute montagne. Dans le secteur du plateau de Faravel, les prospections et les sondages ont été accompagnés depuis 2001 de travaux s'intéressant aux traces d'exploitation minière (Py en cours). Ces travaux sont également destinés, à partir de l'analyse anthracologique, à évaluer les stratégies des mineurs pour s'approvisionner en bois. Ces opérations archéologiques complètent l'approche jusque là principalement centrée sur l'exploitation pastorale. Elles ont été complétées par des analyses palynologiques et géochimiques destinées à caractériser de façon précise les activités humaines et à évaluer leur importance.

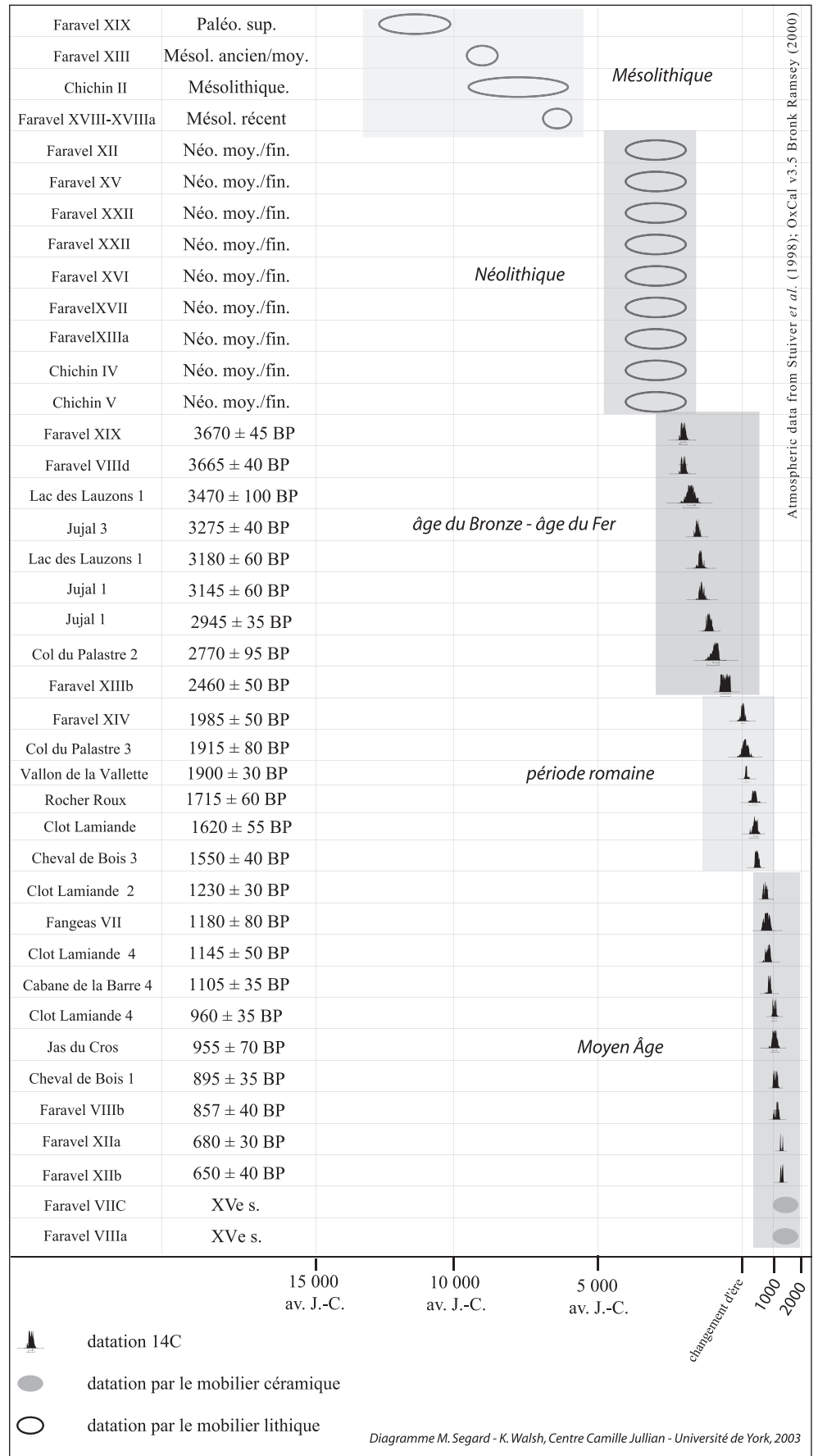


Fig. 66. Diagramme de synthèse présentant l'ensemble des occupations mises au jour dans le Champsaur et les vallées de Freissinières et Chinchin (M. Segard et K. Walsh).